

## L'encre rouge

Je regarde alentour, seuls les chênes verts, les pins et les buis répondent à mon regard. Je me relève, penaud de mon infortune. Dans ma chute, j'ai écrasé les sanguins, mon diner est compromis. L'ail et le persil devront trouver une autre utilité. Je ramasse la mallette, la débarrasse de la terre et de quelques feuilles attachées au cuir. Une mallette de notaire... Que ferait un notaire en costumes trois pièces gris anthracite dans ce bosquet de pins ? Je contrôle la valisette, la regarde sur toutes les coutures, intrigué, j'actionne le fermoir doré mais il résiste, la mallette est verrouillée par un système sophistiqué.

J'appelle pour me donner bonne conscience: Oh !... hé ! ... il y a quelqu'un ?

L'écho de ma voix de vieil épicurien résonne dans la forêt, je rends les champignons immangeables à la nature, la cueillette est finie, je n'ai plus le cœur à retourner dans la pinède. J'empoigne la mallette, il faut que je remonte mon ravin détrem্পé par les pluies d'octobre. Je m'agrippe à des branches de buis, je dérape sur les genoux, je tente de me relever, je rétablis l'équilibre battant des ailes comme une fauvette prenant son envol. Crotté, sur le chemin du retour sous le sous-bois, j'ai plutôt l'air d'un maraudeur avec mon treillis déchiré et mes genoux boueux que d'un voyageur de commerce avec la valise flambant neuve.

Quel genre de commerce pouvait bien exercer le quidam qui a jeté ce bagage en pleine forêt ? Demain, j'irai voir les gendarmes et je leur déposerai mon butin. Cette trouvaille ne me dit rien qui vaille. Lorsque j'arrive à la route, le soleil descend vers l'horizon, teinté de pourpre, il se cache derrière les trois peupliers, je les aperçois au loin derrière la maison.

Un arc en ciel surgit au détour du chemin, une Manon des sources relookée... Une femme, un brin de fille encore presque une enfant, assise sur un roucas au bord du macadam, me regarde approcher. Une voiture surgit du virage, elle se lève prestement, s'avance légèrement et hèle de la main le conducteur, le pouce levé. Le véhicule passe sans s'arrêter. Dans un geste sans équivoque, elle manifeste son désappointement puis elle se retourne vers moi mais ne se rassoit pas. Elle me laisse venir...

Le spectacle est fascinant : un jean troué mais là je n'ai rien à dire avec mon treillis tout rapiécé, une veste de fausse fourrure pelucheuse, d'un bleu intense, très courte laissant apercevoir un ventre musclé et un nombril percé, dessous un pull rose qui cachent de petits seins ronds, des tennis verts et un grand sac multicolore à l'épaule. J'en reste époustoufflé...

Plus, je m'avance plus je la sens intéressée. Une autre voiture approche, on entend le moteur ronronner mais cette fois-ci, le brin de fille se recule dans le talus presque à se cacher. La voiture passe et me klaxonne, un voisin qui me fait signe de la main. La demoiselle ressort des buissons de cistes. Elle fixe dans ma direction un bras flanqué au travers du front pour protéger ses yeux du soleil. Son regard n'est pas vraiment dirigé sur moi non plutôt sur un objet que je tiens à la main, objet que j'avais presque oublié, ébloui par cette apparition irréelle dans la garrigue.

Le face à face est incongru : un elfe des temps modernes mâchouillant un chewing-gum contre un écolo en treillis et brodequins, une valise flambant neuve à la main. Mais, je n'avais pas tout vu : des yeux noirs charbonneux et effrontés et des mèches cisillées à la diable couleur abricot, presque orangées, parcourent ses cheveux coiffés ou plutôt décoiffés.

Comment peut-on s'enlaidir ? Ou s'embellir ? C'est selon !... Après tout, cela lui va bien.

Je crois que j'ai trouvé la propriétaire de mon butin. Malgré tout, je passe mon chemin non sans avoir salué la demoiselle d'un léger hochement de tête et d'un sourire malin. Elle reste pantoise sur le bord de la route, je continue à avancer. Son désarroi ne dure pas longtemps, elle m'emboîte le pas, le grand sac multicolore chaloupant sur sa hanche. Je l'entends qui se rapproche peu à peu, sa respiration dans mon dos. J'allonge le pas mais elle tient bon, elle me suit, je la laisse me rattraper. Nous marchons, côte à côte, une centaine de mètres sans nous parler. Parfois, elle fait claquer son chewing-gum après avoir fait une grosse bulle. Mais je suis arrivé, j'aperçois le toit de tuiles ocres du mas, les volets bleu passé, le chemin ombragé jusqu'à l'avancée ou je lis le soir après le diner lorsqu'il fait beau. J'ouvre le petit portillon de bois, je rentre chez moi. Le brin de fille bariolé s'arrête prise au dépourvu. Son regard charbonneux vont de mes yeux à la mallette, en un va et vient subjectif. D'effrontés, ils semblent soudain, apeurés.

J'ai un doute tout à coup, comme une culpabilité. Cette mallette et cette jeune fille ne vont vraiment pas ensembles car cet objet jeté dans un ravin par une femme aux cheveux orange n'est pas une trousse de maquillage, j'en suis certain. Le brin de fille reste sur le macadam dansant d'un tennis vert sur l'autre. Je ne sais que faire. Il est clair que le destin de la valisette et de la demoiselle est lié.

Je suis arrivé sur le perron, je pousse la porte d'entrée ... une voix claire comme l'eau d'une source, me fait sursauter, je m'attendais à une voix éraillée par la cigarette ou empâtée par la drogue :

- Vous ne fermez jamais votre porte à clef lorsque vous partez ?

- Lorsque je suis parti, il n'y a plus de voleur dans le village, vous savez !

Son rire cristallin salue ma répartie ironique. Surpris de tant de fraîcheur, achevant de me culpabiliser, je la scrute du coin de l'œil.

-Vous logez au village ?

-Non, non, je passais par hasard.

Passer par hasard dans ce hameau isolé relève de l'irréalité, elle me prend pour un fada mais je ne fais pas de commentaires.

-Et vous comptez dormir où, ce soir ? Au village, il n'y a rien, juste un café où les vieux du pays vont jouer à la belotte devant le pastis. Il n'y a ni hôtel ni restaurant.

-Et vous, vous n'y allez pas dans ce repaire de papés ? me nargue-t-elle malicieusement.

Je ne réponds pas, un peu vexé qu'elle me titille sur mon âge, cette jeunette.

De l'intérieur de la maison, malgré tout, je lui lance :

-Si vous voulez dormir ici, je vous accueille. Demain, il faut que j'aille au village, je vous déposerai là-bas. Il y a un bus qui part pour la ... la civilisation, chaque jour.

Je retire mes brodequins et ma veste de treillis non sans avoir retiré mon laguiole de la poche, Après avoir déposé mon butin dans un coin de la pièce, je vais à la cuisine me laver les mains. Je n'entends toujours pas de bruit. Mon elfe n'est pas parti, elle ne partirait pas sans la mallette mais elle doit hésiter : cohabiter avec un vieil écolo ne doit pas la réjouir. Je ne vois pas ce qu'elle peut faire d'autre. Soudain, elle apparaît dans le contrejour de la porte, intriguée.

-J'avais ramassé des sanguins... enfin des champignons pour mon diner mais en tombant dans un ravin, je les ai écrasés. Il faut que je trouve un autre menu pour notre repas.

Je laisse passer un peu de temps et je rajoute :

-C'est dans le ravin que j'ai trouvé la mallette. J'irai la porter demain à la maréchaussée.

-C'est quoi la maréchaussée ?

-Ce sont les gendarmes !...

-Ah !... Son exclamation, je ne sais si c'est de la surprise ou de la terreur.

-On va aller au jardin cueillir les dernières tomates de la saison et du basilic et je vais battre quelques œufs pour une omelette. Cela vous convient ?

-Euh oui !... si vous n'avez pas de hamburgers ? me réplique-t-elle railleusement.

La laisser seule avec la valisette serait irresponsable, elle est capable de se sauver avec. J'aurais du mieux la cacher.

Nous coulons sous les figuiers pour gagner le potager. Elle me suit docilement, ni intéressée par la cueillette des tomates et du basilic ni du ramassage de quelques marseillaises, fripées et juteuses qu'au retour je lui dépose dans le creux des mains.

« Je vous confie notre dessert !... »

La soirée est fraîche... nous dinons devant quelques sarments brulants dans la cheminée. Nous papotons, enfin j'essaie d'en savoir un peu plus sur elle. Sur la réserve, elle élude mes questions malignement. Cette enfant est loin d'être bête et naïve.

Je lui propose un grand maillot de corps comme vêtement de nuit. Pendant, que je fais la terraille, elle fait sa coquette dans la salle de bains, j'en profite pour cacher la mallette sous mon lit. J'ai allumé la télé que j'écoute d'une oreille distraite mais tout à coup un évènement m'arrête dans ma vaisselle, sur le pas de la porte de la cuisine, je vois des images révélatrices : un bureau de poste à Nîmes, la police sur le pied de guerre, des témoins qui racontent...

Lorsqu'elle réapparaît, j'éteins vivement la télé. Elle est méconnaissable : une gamine... une Manon... un petit bout de femme unicolore à part ses mèches abricot et lumineuses... J'en reste sans voix... Elle sourit...

La mallette bien calée sous mon oreiller, je fais des rêves étranges et dangereux : des brigands m'attendent au détour du chemin, des trafiquants me menacent, la mafia me torture ..., je me sens agonir... je vois des billets verts et de la poudre blanche... Je m'imagine derrière des barreaux ou au fond d'un cachot..... La demoiselle change de couleurs lorsqu'elle s'appuie sur le nez... et elle rit à gorge déployée en me voyant souffrir ...

Je me réveille en sursaut, trempé, ruisselant, essoufflé ... les tripes au bord des lèvres. Le brin de fille est là qui me regarde : Vous avez crié !... s'excuse-t-elle, pour me rassurer de sa présence à mes côtés. Je tâte sous l'oreiller, la valisette est toujours là. Elle suit du regard mon geste mais ne dit rien. Elle repart se coucher.

Le matin est chargé d'interrogations. Devant notre café, nous nous scrutons du regard. J'ai fait griller le pain de veille et sortit les confitures, je m'aperçois que je n'ai pas de lait. La mallette est posée sur une chaise entre nous, nous la surveillons l'un et l'autre. Nous laissons le silence s'installer. Mon cœur s'interroge, je ne sais que faire de cet objet de cuir encore moins de ce brin de fille. Elle a revêtu, à nouveau, ses couleurs, des yeux noirs aux tennis verts, pourtant elle est moins assurée que la veille. Le dénouement approche, nous devons lever ce rideau de brumes qui obscurcit notre horizon commun. Pourtant pas de brumes

matinales, le soleil perce déjà derrière la colline. Quelques bruits au dehors, l'abolement d'un chien, un ronronnement de voiture, les écoliers... le village est réveillé.

« Vous êtes prête, je vais sortir la voiture. »

Le brin de fille se lève d'un coup me faisant sursauter, elle se jette sur la mallette que je m'apprêtais à saisir, se rue vers la porte mais celle-ci est fermée à clé. Cela me donne le temps de me ressaisir, je rattrape la demoiselle, la saisis par le bras mais elle se débat : C'est une furie : elle gesticule, crie, hurle, me mord le bras, pleure, je tente de la maîtriser. La lutte est inégale mais la demoiselle résiste tant qu'elle peut. Jamais, je n'aurais imaginé de me battre ainsi avec une femme pour un objet qui ne m'appartient pas.

Hagarde, rageuse, essoufflée, le brin de fille se calme pourtant et s'effondre sur la tomette en pleurs. Elle hoquète, renifle, le charbon que la donzelle a sur les yeux a coulé, rajoutant un peu de vulgarité à sa personnalité pour le moins irréaliste dans ce repaire de vieux garçon.

La mallette git entre nous deux, je n'ose plus les regarder ni l'une ni l'autre.

Pourquoi, je ne laisse pas ce brin de fille partir avec cet objet de malheur, ce ne sont pas mes affaires après tout. Est-ce mon sens inné de l'honnêteté qui m'en empêche ? Non, je crois que j'ai peur pour elle, je me sens responsable de cette enfant qui pourrait être ma fille presque ma petite fille. Je la sens si fragile sous ses dehors effrontés et provocateurs.

Calmée, la demoiselle se relève s'essuyant d'un revers de fourrure la morve du nez. Je la regarde avec bonhomie pour la rassurer et lui présente une chaise. Je m'assieds en face d'elle.

« Il faut que nous discutons, nous aurions du commencer par là, vous ne trouvez pas ? »

Elle hoche la tête en signe d'assentiment. Elle ravale ses larmes bruyamment.

« La mallette est à vous, n'est-ce-pas ? » Elle opine du chef sans me regarder.

« La mallette a-t-elle un lien quelconque avec le braquage de la poste de Nîmes ? »

Le brin de fille ne répond pas.

« Vous connaissez le code pour l'ouvrir ? »

Ses mèches orange dansent de gauche à droite et de droite à gauche en signe de négation.

« Elle n'est pas à vous, alors !... »

Elle hausse les épaules, relève la tête et me regarde effrontément.

« Ne me regardez pas ainsi, petite sottise ! Moi, je ne veux que votre bien. Mais cette mallette trouvée dans un ravin au fond d'un bois m'amène à penser que ce qu'il y a à l'intérieur pourrait bien relever d'un acte malhonnête et dangereux pour vous, vous ne croyez pas !... »

La demoiselle reste muette et butée comme une petite fille contrariée.

« Si vous ne voulez rien m'expliquer, je vais la porter à la gendarmerie. »

Tout en parlant, je me suis dirigé vers la porte d'entrée. Dans un cliquètement de clefs, j'ai déverrouillé, pour la première fois de ma vie, j'avais fermé pour la nuit...

« Vous faites ce que vous voulez, je ne vais pas vous dénoncer. Je ne vais pas parler de vous. Je vais juste leur dire que je l'ai trouvée dans une rav...

« On pourrait peut-être tenter de l'ouvrir. » me coupe-t-elle et m'arrêtant dans mon geste. La porte reste entrouverte.

« Et on fait moit' moit ' rajoute-t-elle me laissant éberlué de tant de culot.

Le brin de fille veut m'impliquer dans son larcin. Elle connaît donc le contenu de la mallette. Mon esprit travaille et ma conscience tergiverse. Me débarrasser de ces deux fardeaux, la valise et la fille, et rester l'honnête instituteur retiré dans ses terres ou me rendre complice d'une fille étrange aux cheveux orange et devenir recéleur ou dealeur ou je ne sais quoi d'autre. Tout en réfléchissant, je me dirige vers la cuisine pour y prendre mon laguiole.

« Voyons voir, cette serrure. » Je marmonne entre mes lèvres, je bougonne tout en farfouillant dans le dispositif de sécurité. Je n'aime pas ce que je suis en train de faire, je m'en croyais incapable pourtant mes mains n'obéissent pas à ma raison.

Le brin de fille s'est rapprochée, elle s'agenouille à côté de moi, les yeux écarquillés, le souffle oppressé, les cheveux lui tombant dans la figure quelques mèches échappées de sa queue de cheval débraillée, résultat de notre lutte. A côté de nous, une chaise est renversée... et le café goutte sur le sol...

Je m'acharne contre la serrure comme si mon destin en dépendait, le laguiole agressif. Je ne sais si c'est l'appât du gain qui tout à coup me prend aux tripes ou si c'est l'envie de savoir mais cela m'excite. Je sens la serrure qui lâche un peu, je suis en sueur, j'ai peur tout à coup. Une pression encore... sur le devant, sur le côté, la serrure résiste, je pousse plus fort avec le couteau et soudain c'est l'explosion... comme une détonation... un jet d'encre rouge me saute à la figure... des billets de banque projetés... nous faisant sursauter l'un et l'autre, le brin de fille pousse un petit cri, comme un couinement de souris... et moi, un juron...

On toque à la porte. Encore sous le choc, la demoiselle et moi-même, nous nous regardons l'angoisse nous saisit, un pressentiment que cette visite tombe au mauvais moment et va jouer sur notre destin. Je ne réponds pas. On toque à nouveau mais la porte est restée entre baillée.

- Monsieur D... Je suis le brigadier Martolli, je peux entrer ? Appelle celui-ci tout en poussant légèrement le battant.

Je ne réponds toujours pas, le sang me bouillonne dans les veines, j'ai les tripes en feu. La fille se met à trembler.

- Monsieur D... appelle timidement le brigadier. Vous êtes là ?

Il passe la tête, je vois son reflet dans la lumière du matin, puis son képi se dessine. Le cou tendu pour voir à l'intérieur, son regard fait le tour de la pièce, un regard d'abord interrogateur, puis étonné, ébahi, surpris, pour finir stupéfié. Les traits de son visage se modifient au fur et à mesure qu'il fait d'incroyables découvertes

Sur la table non desservie, un bol est renversé ... une chaise tombée sur le sol... des clés restées sur la serrure...une mallette noire flambant neuve... des liasses de billets de banque maculés d'encre, éparpillés sur le sol ...une jeune fille aux cheveux orange et un œil au beurre noir, l'eyeliner de la fille avait coulé... et un vieil écolo le couteau à la main, tous les deux agenouillés sur le sol, côte à côte, dans une position équivoque.

Et du rouge... du rouge partout... sur les billets... sur les genoux de la fille... sur mes mains... Mes tripes ne m'avaient pas trompé, cette mallette va changer ma vie.